

GUY LE GAUFEY

C'est à quel sujet ?

C'EST À QUEL SUJET ?

© EPEL, 2009
110, boulevard Raspail, 75006 Paris
epel.paris@wanadoo.fr
www.epel-edition.com

Diffusion ToThèmes
3, allée des Genêts
91220 Le Plessis-Paté
01 60 84 78 01 – 06 15 61 70 24
thierrydvp@aol.com

Distribution SODIS
PARIS, FRANCE

ISSN : 1969-5683
ISBN : 978-2-35427-009-4

Dépôt légal mai 2009

Guy Le Gaufey

C'EST À QUEL SUJET ?

EPEL

Du même auteur

L'incomplétude du symbolique.

De René Descartes à Jacques Lacan

Paris, Epel, 1991

L'éviction de l'origine

Paris, Epel, 1994

Le lasso spéculaire.

Une étude traversière de l'unité imaginaire

Paris, Epel, 1997

Anatomie de la troisième personne

Paris, Epel, 1999

El caso inexistente. Una compilación clínica

Mexico, Epeele, 2006

Le pastout de Lacan.

Consistance logique, conséquences cliniques

Paris, Epel, 2006

Avant-propos

Il est plaisant de savoir que le mot « sujet », qui paraît rassembler en lui l'essentiel de ce qui fait de l'homme un animal rationnel, sert aussi pour désigner « un cadavre utilisé pour l'étude de l'anatomie, la dissection, la vivisection¹ ». De la liberté à la servitude, le spectre sémantique de ce terme est si large qu'il frise l'homonymie. Le droit, la politique, la médecine, les lettres, les arts ne sauraient se passer de lui. Sa carrière philosophique ? Prestigieuse. L'homme de la rue, de son côté, l'emploie sans sourciller, et même les concierges n'y répugnent pas : « C'est à quel sujet ? » Fallait-il que la psychanalyse s'en emparât pour tramer plus avant son affaire ?

Tel a été le pari de Jacques Lacan. Bien que le terme s'avère quasi inexistant dans l'œuvre freudien (alors que la langue allemande en use peu ou prou près à l'égal du français), Lacan n'a eu de cesse d'en faire l'un des pivots de sa construction. Il est vrai que son « moi spéculaire », dès les premiers pas du stade du miroir, ne cadrerait guère avec le moi freudien, et laissait vacante la place d'un sujet que le couple de pronoms substantivés moi/je façonnait déjà dans la langue française (à la différence de l'allemand, de l'anglais ou de l'espagnol). Il aura cepen-

1. *Le Grand Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2001, tome VI, p. 820.

dant fallu quelques séminaires pour qu'au tournant des années soixante Lacan se lance dans l'élaboration d'une acception du terme « sujet » étrangère à l'orbe philosophique dans lequel Descartes, Hegel et Heidegger lui apportaient jusque-là des repérages précieux et contradictoires. À partir de mai 1959, à la sortie de son long commentaire de *Hamlet*, vers la fin du séminaire *Le désir et son interprétation*, l'urgence d'une nouvelle définition du sujet et de l'objet en jeu dans la cure analytique se fait sentir et Lacan s'y lance à travers nombre de tâtonnements jusqu'à aboutir, plus de deux ans après, lors des premières séances du séminaire *L'identification*, à une formule particulièrement sertie où sujet et signifiant se codéfinissent : « Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. » La facture en est étrange, et l'apparence d'universalité force encore plus l'incompréhension immédiate, donnant l'impression d'un galet rond et impénétrable, centré sur une répétition énigmatique.

Les modifications et les ajouts, constants au fil des séminaires, ne semblent pas avoir empêché que la formule se maintienne active jusqu'à la fin². Elle a été cependant tant répétée, par Lacan d'abord, puis par ses élèves, qu'elle a pris valeur d'antienne qu'il serait malvenu de questionner de face tant elle s'offre comme une donnée de base : qui oserait demander ce qu'est un point ou une droite face aux

2. Pour celles et ceux qui en douteraient, lire les séances dispersées des 16 janvier 1973, 11 juin 1974, 15 novembre 1975, 11 mai 1976 et 15 novembre 1977.

aspérités d'un problème de géométrie ? Sauf que pour apprécier à leur juste valeur les déplacements que Lacan a – peut-être – fait subir à sa définition, il est indispensable d'en parcourir les enjeux constitutifs, d'étudier de près les allées et venues qui ont précédé l'émergence de l'expression canonique.

Cette recherche textuelle ne forme néanmoins qu'un premier débroussaillage. Rester figé sur le seul lieu de la trouvaille, en n'inspecter rien que les méandres internes, c'est risquer de se vouer à brève échéance au culte du héros, de qui a su trancher là où ses prédécesseurs bafouillaient encore, alors qu'en prenant les multiples options qui commandent la solution qui est la sienne, l'inventeur s'est situé dans un vaste décor dont il n'a qu'en partie idée. Nul besoin ici de supposer qu'il a lu tous les auteurs qui sont intervenus dans le champ où il opère, ou d'imaginer je ne sais quelle osmose qui l'aurait atteint à travers des membranes culturelles plus ou moins poreuses. La bibliothèque du lecteur, sa table de lecture où les séminaires côtoient de tout autres textes, voilà le champ opératoire sur lequel une telle trouvaille rencontre – ou pas – sa rationalité, dans des voisinages parfois escomptés, parfois imprévus, mais qui tous interviennent pour donner valeur différentielle à ce qui a pu paraître, au premier regard, s'imposer de soi-même, ou relever du pur *insight*.

Ainsi en va-t-il de ce mouvement par lequel Lacan éloigne de ce sujet encore à venir le savoir, puis l'identité, et jusqu'à cet attribut fondamental de la réflexivité, avant de parvenir à le fonder dans son

lien à un signifiant qui, de ce seul fait, n'est plus celui de la linguistique. Cette démarche, d'allure très XX^e siècle, gagne en clarté à être mise en rapport avec ce que les averroïstes latins, vers la fin du XIII^e siècle, inventèrent sous l'appellation d'« intellect possible ». Ils eurent alors le culot d'affirmer, au risque de grimper au bâcher, que la proposition « l'homme pense » était « fausse ou impropre » ; qu'il fallait donc concevoir un sujet qui ne fut personne, seul actif à penser les pensées sises dans l'âme de chacun. La renaissance des études médiévales permet d'aborder aujourd'hui ces textes difficiles avec un regard désinhibé, en dépit des différences abruptes d'épistémès. À seulement prendre connaissance de leur audace (fustigée par saint Thomas qui s'en fit le passeur en les condamnant de toute sa rhétorique), on perçoit assez vite d'étranges familiarités. Traiter Lacan d'averroïste n'aurait certes pas grand sens, mais les partis qu'il prend au cours de ces deux années d'élaboration soutenue sur ce thème du sujet le confrontent à des choix qui, dans un tout autre contexte, furent parfois aussi ceux des averroïstes. Cette mise en relation permet de mieux saisir à quel point ses décisions théoriques ne lui sont pas imposées par la seule matière qu'il entend traiter – l'inconscient freudien, la cure analytique – mais aussi par des contraintes formelles qui s'imposent à quiconque s'aventure dans ces régions théorétiques.

Alain de Libera, qui servira ici de guide pour l'approche de ces textes lointains, a lui-même beau-

coup fait pour donner consistance à ce qu'il appelle, à la suite de l'historien et philosophe anglais R. G. Collingwood, des « CQR », des « complexes questions réponses³ ». Cette expression un peu revêche désigne des réseaux d'énoncés effectivement soutenus dans des contextes et des époques qui peuvent n'avoir pas grand-chose en commun, mais qui, chacun à sa façon, cernent quelques-uns des cheminements possibles autour d'interrogations formellement proches. Cette position méthodologique s'appuie sur la conviction qu'il n'est pas possible d'apprécier un élément nouveau de savoir sans établir le réseau de questions et de problèmes auquel cet élément entend apporter solution. Il s'ensuit que le premier devoir de tout lecteur de CQR est de constituer, à ses risques, au moins une partie des questions qui ont provoqué telle réponse, et non telle autre.

En faisant ainsi apparaître d'autres modes d'agir face à une difficulté formellement apparentée, il devient possible de lire, non pas une « généalogie » directe ou indirecte, mais bien une « archéologie », une stratification des savoirs qui dévoile le fait que la construction d'apparence toute nouvelle n'a pu progresser que selon des plans, des dénivelés, des ravinelements que d'autres questionnements, bien souvent inaccessibles à l'inventeur, s'étaient vus

3. Robin George Collingwood, *An Autobiography*, Oxford, Clarendon Press, reprinted 2002, p. 31-43. Ces pages lumineuses, publiées pour la première fois en 1939, attendent encore leur traduction en français.

contraints de suivre. En soutenant Freud dans sa modernité, en cherchant à fonder un sujet qui fut inconscient (quand « sujet » est le plus souvent synonyme de « conscience »), Lacan peut ainsi être perçu comme parcourant à nouveaux frais certaines des exigences de cohérence qui connurent leurs heures de gloire entre Paris et Oxford, quelque sept siècles auparavant.

On perdrait néanmoins une grande partie du bénéfice de l'opération à y voir des prédécesseurs. Venir avant ne suffit pas, et les CQR ne se bonifient pas dans les tonneaux de l'histoire ; ils y végètent. Tout contemporain qu'il fut de Lacan, Foucault est néanmoins invité ici au même titre que les averroïstes latins : celui de partager quelque CQR. On sait qu'ils se sont croisés. Rien ne prouve qu'ils se soient beaucoup lus dans leurs dernières avancées (plutôt le contraire), mais il est indubitable qu'au cours des années cinquante-soixante, ils ont baigné dans le même esprit du temps, que le nom de « structuralisme » traduit bien mal. Ils ont lu tous deux Heidegger et Beckett, Canguilhem et Genet, Merleau-Ponty et Blanchot, bien d'autres encore. On peut savoir que la notion de « discours » mise en orbite par Foucault a propulsé Lacan (qui usait déjà beaucoup du terme) vers l'élaboration complexe de ses « quatre discours ». Il n'y a par contre aucune raison de penser que la « fonction énonciative » montée par Foucault dans *L'Archéologie du savoir* doive quoi que ce soit à la « fonction phallique » que Lacan commençait à déployer à la même époque.

L'une et l'autre seront néanmoins mises à l'étude, dans la mesure où elles mettent chacune en scène un sujet qui se présente, lui aussi, dans un défaut foncier de réflexivité. Argument d'une fonction, chacun de ces sujets se trouve dessaisi des deux propriétés qui, classiquement, font la paire : réflexivité et conscience. La première de ces propriétés étant d'abord grammaticale, on aura pris soin d'aller d'abord enquêter sur les différentes voix – passive, active, réfléchie – qui dictent au sujet son rapport au verbe, afin d'entrevoir jusqu'où les rets de la grammaire guident, dans le silence des usages, les élaborations sur ce thème.

Bien d'autres complexes questions-réponses auraient pu être invoqués, tant le sujet peut s'avérer protéiforme. C'eût été au risque de noyer la fragile invention de Lacan dans les nappes phréatiques d'une trop longue histoire. J'espère néanmoins que ces chocs successifs parviendront à ébranler la cohérence trop impressionnante de la formule lacanienne du sujet dit « barré » : aussi original qu'il fut et qu'il reste, il est ici présenté avec quelques-uns de ses petits camarades, dans une cour de récréation qui tient un peu de la cour des miracles. Peut-être verra-t-on mieux après cela en quoi il déplace la notion freudienne d'*inconscient* que les psychanalystes – suivant en cela une pente fatale – réifient toujours trop.

